

# Trois et Une Nuits

LA NUIT EST LE PENSABLE PAR EXCELLENCE – DU « VOIR », DU NON-DIT MAIS À DIRE.  
UN BEL ESSAI DE JEAN-BAPTISTE BRENET, ET QUI FAIT PHOSPHORER.

**D**ans un chapitre de *Que veut dire penser* (Rivages, 2022), « Penser comme on voit la nuit », Jean-Baptiste Brenet parlait de l'affaire de la pensée comme « *ce qu'il est possible de dire, mais n'est pas dit* ». Du nocturne ô combien visible, qui a sa lumière propre. Dans *Demain, la veille*, le philosophe se remet sur ce chantier : Ibn Tufayl, Averroès, Thomas d'Aquin, Aristote dont Arabes comme Latins se disputent l'héritage, et même Hallâj l'extatique, « l'enivré de Dieu » (dixit Louis Massignon), mort supplicié à Bagdad en 922. Mais ce sont aussi Michelet et sa nuit du « *fond de la mer* », Pasolini et ses « *lucioles* » qu'il oppose aux projecteurs des miradors, Deleuze et ses « *vigilambules* » ou *Les Portes du rêve* du psychanalyste Géza Róheim, qui guident les noctambulations de ce traité.

La nuit est sa grande question : le « *tohu-bohu* » de la Genèse que Brenet ordonne en « *quatre nuits, qui sont sœurs et se nouent : la nuit comme phosphorescence, la nuit comme accueil, la nuit comme intelligence unique, la nuit comme déluge* ». On y découvre ainsi la nuit où « *une autre forme de visible paraît* », celle où s'éprouve « *le mode de présence de l'absolu dans le fini* », et la nuit très politique de « *l'intellect unique* » d'Averroès, « *puissance essentiellement collective* ». La quatrième nuit, du « *déluge* », est celle « *du grand désastre* ». Mais aussi du « *recommencement après la faillite* ». Raison pourquoi c'est la nôtre, et qui réclame « *notre veille* ».

Jean-Baptiste Brenet enseigne l'histoire de la philosophie médiévale arabe et latine à l'université Paris-I Panthéon-Sorbonne, et il codirige la collection « *Translatio. Philosophies médiévales* » chez Vrin.

**Alain de Libera, qui a dirigé votre thèse, a écrit un livre majeur, *Penser au Moyen Âge* (Le Seuil, 1991). Un titre à double sens : comment pensait-on au Moyen Âge, et une invitation à revenir aux médiévaux. Jean-Baptiste Brenet, vous reconnaissez-vous dans ce programme ?**

Oui, c'est bien mon « programme » (en redonnant au mot un peu de « jeu »). De ce point de vue, en effet, je m'inscris dans le sillage des travaux d'Alain de Libera, que j'ai eu la chance d'avoir comme maître. Et *Penser au Moyen Âge* fut décisif pour moi.

Je travaille à la fois sur la pensée latine et la pensée arabe : en aval, sur la scolastique des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, et en amont, sur la philosophie andalouse du XII<sup>e</sup>. C'est le carrefour qui m'intéresse, et plus encore les passages, les transferts. Ibn Rushd/Averroès, à cet égard, compte tenu de son rôle immense aux confins des trois cultures arabe, juive et latine, est le grand nom de mes recherches. J'essaie de mêler le travail technique, minutieux (attentif aux langues, aux textes, souvent austères), et la réflexion plus ouverte. Il ne s'agit pas uniquement pour moi, de façon sectorielle, locale, d'affiner tel ou tel pan de la pensée arabe ou latine ; le but est de les réinscrire dans une histoire commune, large et dynamique de la rationalité, qui à la fois montre leur lien et

les mette en dialogue, plus ou moins direct, avec l'ensemble de la philosophie, de la littérature, de la poésie, de l'art, etc. C'est à cela que me sert l'essai.

**Dans *Demain, la veille*, la veille elle aussi s'entend en deux sens. Vous aviez abordé l'un d'eux dans *Robinson de Guadix*, votre adaptation du conte d'Ibn Tufayl (XII<sup>e</sup> siècle) qui met en scène ce « *Vivant, fils d'Éveillé* », né sans parents sur une île déserte. Mais la veille est aussi le temps qui précède son lendemain. Y a-t-il un lien entre les deux ?**

C'est cela, j'envisage ces deux sens au moins. Mais c'est encore équivoque. Dans le conte philosophique d'Ibn Tufayl le terme d'« *éveil* », ou d'« *état éveillé* » revêt une dimension spirituelle, mystique, plus précisément soufie. Le personnage principal (qui comme son nom l'indique a pour « père » un certain « *Éveillé* ») progresse lui-même vers une parfaite contemplation de la Vérité. Dans son cas, l'éveil est l'expérience directe de l'Absolu, dans laquelle l'individu en vient non seulement à *connaître* « Dieu », qui livre la clé de tout, mais, dans un état paradoxal d'effacement, à le *goûter*. Toutefois, dans *Demain, la veille*, j'ai entendu l'état d'être éveillé en un sens volontairement plus plat, plus courant, mais non moins riche et qui n'est pas non plus sans rapport avec l'éveil du gnostique : c'est pour moi le fait d'avoir les yeux ouverts, en journée, avec tout ce que cela charrie (l'attention ou la vigilance, la « *veillance* », le souci, le soin). Et effectivement, j'y vois un rapport avec l'autre sens tout aussi commun de la « *veille* », celui du « *temps qui précède* ». L'idée, simple, c'est de bien prendre la mesure du fait que la veille-attention (la vigilance, le souci, etc.) *fait suite*, qu'elle sort, qu'elle procède d'une situation immédiatement antécédente, de la « *veille* » comprise comme jour d'avant. On n'ouvre les yeux *qu'après*, le lendemain, et selon ce qui se sera joué. J'appelle ce temps qui non seulement précède, mais conditionne : la nuit.

**Vous dites *l'appeler la nuit* : il ne s'agit donc pas seulement de la nuit au sens courant, mais d'une sorte d'opérateur de sens ? Je m'adresse au traducteur : dans le *Traité de l'âme* d'Aristote auquel vous vous référez, des mots aussi banals que le « *diaphane* », la « *couleur* », le « *milleu* », réclament à être retraduits, comme ceux d'une langue étrangère. Est-ce aussi le cas pour vous de « *la nuit* » ? *Philosopher, est-ce traduire ?***

Le texte suppose une compréhension courante du terme, évidemment – c'est la condition, me semble-t-il, pour que ce soit « *parlant* », audible ; il faut cette base un peu concrète et vécue ; et sur cette nuit courante, du reste, il y aurait déjà mille choses à dire, un peu en tous sens. Mais de là, en effet, je m'en sers – et c'est bien autre chose qu'une métaphore – pour désigner ce dont on sort, ce dont on s'éveille, et à la hauteur de quoi (considérant ce qui s'y montre, ce qui s'y joue) il faut se tenir. Ainsi je



Jean-Baptiste Brenet

propose quatre sortes de « nuit » (qui sont des moments, des lieux, des états, des événements, etc.) : la nuit comme phosphorescence, la nuit comme accueil, la nuit comme puissance de la pensée (ou comme Intelligence unique, c'est la même chose), la nuit comme déluge.

Quant à ce que vous dites d'Aristote, je suis d'accord, en élargissant même la difficulté (qui n'est pas qu'une affaire de lexique, mais de grammaire, parfois, de syntaxe, voire de style). Mais la singularité de sa langue, à laquelle il faut être très attentif, ne vaut que si le problème qu'elle enveloppe déborde son cadre, son contexte, sa technicité. Je pourrais dire, en ce sens, qu'un texte ne vaut philosophiquement que comme « milieu » d'un problème. C'est ce qui donne à la philosophie sa dimension transverse. J'ai défini ailleurs le penseur de cette façon, comme une synapse, comme une méditerranée.

**Nous situons communément la nuit après le jour. Vous posez dans *Demain, la veille* la question « Mais si c'était l'inverse ? Si le jour venait après, si tout commençait par la nuit ? ». Cette inversion ou conversion semble simple (c'est aussi la beauté et la force de votre geste), mais nous peinons à concevoir ce nouvel ordre. D'où vient la difficulté ?**

La réponse est ardue. C'est majeur, fascinant, pourtant. Je ne dis pas qu'il n'y a pas de pensée de la nuit première (de la primauté du chaos, des ténèbres, de l'informe, etc.), évidemment pas ;

nombre de mythes, chez les Indiens par exemple, partent de là. Mais dans la philosophie, et en nous, a priori, instinctivement, la nuit suit le jour, comme son repos ou son exutoire. D'où cela vient-il ? De l'épreuve radicale que chacun fait inconsciemment, en tant que vivant, de son actualité, de son énergie, de sa force, de ses muscles, de l'existence, de l'agitation, de la tension du réel ? Je n'en sais rien ; c'est bien plus métaphysique que cela, il faut que j'y réfléchisse. Répondre à votre question, ce serait expliquer pourquoi nous peinons à nous figurer la *précédence absolue* de la puissance ou du non-être. Pourquoi n'y avait-il pas « rien » (il faudrait ici aussi définir la « nuit ») plutôt que quelque chose ? Quelques lignes ne suffiront pas...

**La nuit au Moyen Âge était très différente de la nôtre, et la sensibilité des hommes et des femmes. L'Islam, lui, est rempli de nuits : la Nuit du Destin, le « miraj » (le voyage nocturne de Mahomet), la prière nocturne. En arabe, « Layla », la nuit, est même un prénom féminin. Et dans votre livre vous évoquez *Les Mille et Une Nuits*. Trouve-t-on trace de cette prégnance de la nuit chez vos philosophes arabes ?**

Oui et non. Vous avez raison de rappeler l'importance de la nuit en islam ; mais c'est plutôt en littérature, me semble-t-il, que l'écho sera le plus grand. Pour la philosophie qui m'intéresse – celle qu'on appelle, d'une simple transposition, la *falsafa*, soit la relance arabe de la *philosophia* grecque – ce ne pouvait pas être le cas. Pour une raison simple : Aristote est le maître de vérité, et il s'oppose explicitement à la primauté de la nuit, ce qui n'est pour lui qu'un fantasme de poètes, une projection des amateurs de mythe ou des mauvais physiciens. Si la nuit a rapport à la puissance, alors la *falsafa* lui préfère le jour : l'acte, qu'elle place au principe de tout.

Ceci dit, la nuit n'est jamais loin. Ces penseurs s'intéressent à l'âme, aux rapports psychosomatiques, et en particulier – ils sont souvent médecins – au sommeil et au songe. Il sera donc question de « rêve » dans cette philosophie-là : le rêve éveillé du fou qui hallucine, celui du mélancolique pris dans sa torpeur, celui du penseur, absorbé, qui se retire de la sensorialité ; mais aussi le rêve nocturne, où toutes sortes d'épiphanies ont lieu (ce qui pose les questions de la providence divine, de notre réceptivité, de notre capacité d'interprétation des signes). Par ailleurs, on trouvera ci et là de puissants développements : quand Averroès commente ce que dit Aristote de la vision nocturne, ou quand son mentor, l'andalou Ibn Tufayl, compare à un voyage nocturne l'expérience qu'il propose à son lecteur dans son conte philosophique.

**Votre titre renverse l'expression « Ça n'est pas demain la veille ». À la fin du livre, qui sont ou seraient ces « vigilambules » que vous appelez de vos vœux ?**

Les somnambules rêvent dans la vie éveillée ; les vigilambules, eux, sont les éveillés, les veilleurs qui traversent la nuit, soit pour sauver ce qui s'y manifeste, soit pour en conjurer l'angoisse. Qui sont-ils ? Nous tous, évidemment. Nous tous autant que nous le pourrions.

**Propos recueillis par Jérôme Delclos**

**Demain, la veille**, de Jean-Baptiste Brenet  
Verdier, 55 pages, 7 €